



En 2012, l'artiste belge Sarah Vanhee entame une performance-installation en collaboration avec différents lieux d'art, en Allemagne et en Belgique, en déplaçant le principe d'exposition. *Untitled* se déroule dans des domiciles privés riverains, devenus des espaces hors les murs qui font l'objet de visites commentées par leurs occupants. Ou l'accrochage librement vécu.

REGARDER COMMENT
ÇA SE FAIT.

photographies :
Sarah Vanhee (Gand), L. Bernaerts (à Louvain),
Javier Inostroza Horta (Francfort),
Bea Borgers (Forest)

entretien : Timothée Chaillou

Salons d'art

Avec *Untitled*, des habitants vivant à proximité d'espaces consacrés à l'art contemporain présentent leurs objets et leur décoration. Ce travail reflète-t-il notre relation personnelle à l'art et notre goût?

Plutôt que par les objets, j'étais intéressée par le style de discours et d'expertise apparemment requis pour évoquer « l'art officiel » exposé et présenté dans les espaces d'art contemporain, face au langage utilisé pour parler de l'art mis en scène dans un contexte privé. Le plus souvent, la théorie légitime l'art pour l'art; seulement, dans *Untitled*, la notion de théorie bascule, tout comme le statut d'expert qui commente dans un contexte privé. Aujourd'hui, le problème des espaces et lieux dédiés à l'art contemporain, c'est qu'ils sont toujours parés d'une aura d'objectivité, comme s'il y avait des œuvres plus légitimes que d'autres, se basant sur un langage et des canons spécifiques. Selon moi, notre relation à l'art est toujours personnelle, toujours influencée culturellement, sociologiquement et politiquement. Ceci vaut pour les commissaires d'art contemporain tout autant que pour les gens qui présentent leur art chez eux.

Quel protocole avez-vous adopté pour ce projet? Comment interrogez-vous les personnes que vous rencontrez? Comment les visiteurs réagissent-ils?

C'est un travail qui requiert beaucoup d'attention et de respect envers les personnes qui participent. D'abord, j'effectue ma recherche dans un périmètre de 1 km maximum autour du centre d'art contemporain. Je sonne aux portes et je poste des lettres, sollicitant celles et ceux susceptibles de « posséder quelque chose chez eux qu'ils considèrent comme étant une œuvre d'art et désireux d'en parler ». Je m'intéresse plus particulièrement aux personnes qui n'ont aucun intérêt pour l'art contemporain. Ensuite, je leur rends visite et mène un entretien exhaustif d'environ 1h30, durant lequel je les questionne (de la manière la plus ouverte possible) au sujet d'œuvres d'art en leur possession: comment elles ont acquis l'objet, quelle est leur relation avec celui-ci, pourquoi c'est de l'art pour elles, etc. Je dois ensuite expliquer le processus: si elles acceptent de



participer à *Untitled*, elles devront recevoir environ 15 visiteurs inconnus chez elles, et parler de leur œuvre d'art pendant environ 20 minutes. Je leur apprendrai comment en parler en détail. Pour y parvenir, j'apprends par cœur ce qu'elles m'ont dit lors du premier entretien. Ainsi, je suis sûre que mon propre vocabulaire, mes partis pris inconscients et mes opinions sur l'art ne s'immisceront pas dans le discours.

Nous «répétons» environ deux fois. Puis, lorsque des «vrais visiteurs» viennent (pas plus de 3 à la fois, un plan a été remis dans l'espace d'art contemporain qui les accompagne chez la personne), l'habitant se sent suffisamment en confiance pour parler des différents aspects de l'œuvre, peut aussi engager la conversation si les visiteurs ont des questions.

Sur le plan conceptuel, ça n'est pas clair où se situe l'œuvre: est-ce qu'il s'agit de *Untitled* par Sarah Vanhee, de la rencontre, de l'œuvre présentée...?

A cause du contexte chez un particulier et de l'amour avec lequel les gens parlent de leurs œuvres, les visiteurs amateurs d'art contemporain vont généralement considérer comme de l'art une œuvre qu'ils n'auraient jamais auparavant envisagée comme telle. Les critères ont changé. Les réactions sont très variées: certains sont vraiment ébahis par les objets, d'autres sont désorientés par cette rencontre inhabituelle, certains analysent leur propre comportement et préjugés, et d'autres enfin vivent une expérience émotionnelle. L'œuvre fonctionne comme un troisième élément qui rend possible une conversation a priori improbable.

Percevez-vous plus de frontières (entre le bon et le mauvais goût, les objets de valeur et sans valeur, etc.) dans le marché de l'art que dans la décoration de ces résidences privées que vous avez visitées?

Out à fait. La frontière réside déjà dans votre question, lorsque vous parlez de «décoration» plutôt que d'«art». Sur ma part, ce fut une vraie leçon d'humilité et un enrichissement, et c'était émouvant de pouvoir vivre une expérience artistique (que potentiellement personne

d'autre ne considère comme telle) chez un amateur d'art. Alors il ne s'agit plus de jugement mais d'amour et de la vie.

Quelles habitudes de langage avez-vous remarquées?
J'ai été sensible au «je» qui est central, a contrario du ton objectif que l'on retrouve souvent dans les cartels et brochures des espaces d'art contemporain ou musées. Il indique que l'approche est toujours subjective. Et puis j'ai été touchée par le fait que tant de gens évoquent des souvenirs affectifs, des rapprochements, une histoire personnelle...

De manière générale, c'était très varié. Certaines personnes ne s'exprimaient que d'un point de vue très personnel tandis que d'autres se comparaient très clairement au marché officiel de l'art.

J'ai trouvé ça merveilleux que les gens prennent le temps de parler, se sentent suffisamment en confiance chez eux pour partager avec le public leur relation intime avec l'œuvre. Je dirais que le langage a créé de la proximité.

Pour la lecture-performance *Me and My Stranger* (2009), vous avez interrogé des gens dans la rue à propos de leur définition personnelle de l'étranger, et de leur propre «étrangeté». Pourriez-vous évoquer ce projet? Avez-vous mené d'autres projets qui s'articulent autour d'entretiens?

C'était il y a longtemps et j'ai maintenant l'impression que j'étais très jeune à l'époque. Mais le thème comme l'approche résonnent toujours autant. En tant qu'artiste, j'incarne souvent l'étrangère qui ne sait rien et qui est désireuse de tout apprendre de qui que ce soit, en éternelle dilettante. Et je fais souvent ceci de manière très ouverte et directe. Cela transparait dans des projets comme *Untitled, Lecture for Every One* ou *The Making of Justice*. Je pense que c'est la manière dont je me comporte dans la société en tant qu'artiste, comme une sorte de fou du roi. J'aime endosser un costume (après tout, je suis une artiste performeuse) et questionner les gens dans des lieux (en partie) fictifs.

Que pensez-vous de ces paroles de John Armleder?
«Après tout, un enfant dans sa chambre va prendre deux ou trois objets qui n'ont rien à voir entre eux,

les disposer dans un coin, les regarder et trouver que cela rentre dans l'harmonie du monde. Les expositions en général sont des extraits de ces situations. Elles voudraient avoir une vision plus abstraite ou plus éthérée du même geste, mais dans le fond elles participent exactement de la même mécanique.»

pendant des années, j'ai réalisé des images de constellations éatoires d'objets. J'ai intitulé la série *The Natural Order of Things*. J'adore la façon dont des objets se retrouvent en compagnie les uns des autres puis dialoguent par le biais de leurs couleurs, leurs textures, leurs connotations. J'adorerais vivre l'expérience d'expositions de cette manière. Souvent, je trouve que trop de sens a déjà été projeté, et je ne peux plus créer ma propre relation aux choses, qu'elle soit affective, sensuelle, philosophique, narrative, etc. Néanmoins, je pense que le regard bienveillant, qui met en relation ces éléments a priori sans rapport, et intensifie et complexifie ainsi faisant notre relation au monde, est éminemment précieux : nous n'avons probablement pas besoin de musées pour ça.



